TL4901

Timor Oriental: Massacre au cimetière de Dili

(antécédants immédiats et témoignages directs) *(recueil provisoire)*

Les antécédants immédiats.

Depuis 1987 indonésiens et portugais négocient sous les auspices du Serétaire général de l'ONU, une visite de parlementaires portugais dans l'ancienne colonie portugaise envahie par les forces armées de Djakarta. En septembre dernier M. Perez de Cuellar a annoncé qu'un accord de principe avait été obtenu pour une visite "non pas d'enquête mais d'observation" qui devrait fournir aux portugais des "informations de première main". Des représentants de l'ONU et des journalistes accompagneraient la mission. Les nouvelles alarmantes venues de Timor et les restrictions à la liberté d'information: comme le refus de communications directes via satellite, culminant dans l'exclusion d'une journaliste australienne, amenèrent le Portugal à refuser la visite dans ces conditions.

- "Personne ne peut parler, faire des manifestations, parce que s'ils le font, après le retour des portugais ils seront tous tués. (...) Seule la présence d'une force internationale" pourra garantir la sécurité des timorais, "Si les portuguais viennent faire des promenades touristiques et repartent sans rien laisser pour ensuite défendre la population... à mon avis il vaut mieux qu'ils ne viennent pas".
  (Mgr Belo, évêque du Timor Oriental à la radio TSF de Lisbonne)

- "À la fin octobre, une semaine avant la date prévue pour la visite de sa délégation, le Parlement portugais était sur toutes les bouches - aussi bien des timorais que des indonésiens.
  J'ai appris que l'Indonésie avait fait aux timorais ce que l'on peut appeler une menace de mort à l'échelon nacional: l'armée avisa le peuple timorais que tous ceux qui parleraient seraient tués après le départ de la délegation. Partout où je suis allé, j'ai rencontré des timorais à qui cette menace avait été faite directement. L'armée a convoqué des réunions populaires, dans des villages et des petites agglomérations, dans lesquelles les orateurs étaient les commandants militaires et les Bupatis locaux. Les populations ont ainsi appris que les militaires feraient des listes de tous ceux qui s'approcheraient des portugais, ou leur parleraient, et aussi de ceux qui entonneraient des chants ou des mots d'ordre contre l'Indonésie dans des sessions ou commices publics. Lorsque la délégation partirait, toutes ces personnes seraient arrêtées, et aussi leurs familles. L'évêque, Mgr Ximenes Belo, a affirmé dans une interview, que l'armée avait menacé, expressément, de tuer les familles concernées 'jusqu'à la 7ème génération'.
  Les soldats allèrent au point d'informer les timorais que des fosses-communes pour le massacre avaient déjà été ouvertes. Il est clairement démontré que les menaces ont été transmises de façon systématique, à Dili et dans tout le Timor Oriental. Des paysans des régions de l'est et de l'ouest ont raconté la même histoire que ceux des montagnes du centre. Beaucoup d'eux indiquaient les dates et lieux exacts des réunions, ainsi que les noms des officiers qui avaient proféré les menaces. Des soldats indonésiens avec qui j'ai parlé ont confirmé les rapports des timorais, y compris les instructions reçues pour signaler tous ceux qui parleraient avec les députés portugais.
  Les menaces avaient été accompagnées par une dramatique intensification des cas de torture, mort violente et disparition. Selon des prêtres locaux, Timor commença à vivre en état de terreur depuis l'annonce officielle de la visite. Les soldats commencèrent immédiatement à perquisitionner les maisons particulières à la recherche des timorais suspects d'avoir l'intention de prendre contact avec la délégation portugaise. Pour l'évêque, Mgr Belo, la situation est devenue comparable aux horreurs vécues en 1983.
  Malgré cela j'ai rencontré des dizaines de timorais qui continuaient à attendre ardemment la visite de la délégation portugaise. Il est vrai que, pour d'autres, la souffrance qui suivrait le départ des députés dépasserait tout le bénéfice obtenu par la visite. Mgr Belo était de cette opinion, et avec lui beaucoup d'autres personnes avec lesquelles j'ai parlé. 'Ce sera un massacre' m'a dit un homme dans une agglomération côtière. Il était angoissé à la simple idée de l'arrivée des portugais. Toutefois le plus grand nombre, bien que prévoyant une intense répression, pensait que Timor n'avait d'autre choix que de payer le prix, aussi élevé soit-il, et même si cela impliquait la mort. Ils étaient prêts à ce sacrifice parce qu'ils étaient sincèrement convaincus que la visite allait, à terme, être suivie d'actes concrets du Portugal et de l'ONU et conduire à l'autodétermination du Timor Oriental".
  *(Allan Nairn * - Expresso 30/11)*
  ** voir la liste des témoins à la fin de ce recueil.*

Lundi 28 octobre.

Deux jours après l'annonce de l'annulation de la visite des parlementaires portugais un incident dans l'église de Motael à Dili provoque deux morts. La version indonésienne des faits attribue les morts à des rivalités entre groupes de timorais, provoquées par les jeunes qui se trouvaient dans l'église. Mario Carrascalão, Gouverneur nommé par les indonésiens, reconnaîtra quelques jours plus tard que les militaires indonésiens arment "des groupes extrémistes d'extrême droite".
Sans nier que les deux victimes appartenaient à des groupes opposés, Mgr Belo, le seul timorais avec le Gouverneur qui soit relativement à l'abri de représailles physiques, dément la version indonésienne.

- "Depuis novembre 1990 un groupe de jeunes est réfugié à l'église de Motael pour raisons de sécurité. (...) Le 28 octobre un groupe d'individus entoure l'église criant des insultes et lançant des pierres. À 2 heures du matin... heure où circulent seulement des policiers, militaires, agents informateurs de l'Intel et l'un ou l'autre civil attardé, (...) des hommes armés de pistolets, venus de la plage, entrent par le portail principal de l'église où est tué le jeune Sebastião, crivé de balles; son cadavre gisait à 18 mètres du portail du mur de l'église. L'autre victime, Afonso, se trouvait à 23 mètres du cadavre de Sebastião. Les traces de sang conduisaient à une flaque de sang à 57 mètres du cadavre de Afonso, tué par coups et blessures à l'arme blanche".
  (Mgr Belo - Note officieuse - 2/11/91)

- "J'ai décidé de ne pas aller à Djakarta pour protester contre l'arrogance des Forces Armées indonésiennes qui ont cassé les fenêtres de l'église de Motael et tué un jeune homme nommé Sebastião Gomes".
  (Mgr Belo, réponse aux évêques d'Indonésie)

Mardi 12 novembre.

Messe

Selon la tradition timoraise, 7 jours après la mort d'une personne on célèbre la messe du 7ème jour et une visite à sa tombe. Cette tradition fut un peu modifiée dans le cas du jeune Sebastião Gomes tué le 28 octobre, et n'eût lieu que 15 jours plus tard.

Le 12 Novembre la messe est célébrée par le Père Ricardo, Vicaire Général du Diocèse. Les assistants sont dans leur grande majorité des jeunes, beaucoup reçoivent la communion avec un air grave comme le montre le film réalisé par le journaliste britannique Chris Wenner.

- "À six heures du matin le 12 novembre, dans la même église de Motael, le Père Ricardo commence la messe à la mémoire de Sebastião Gomes. Une heure plus tard, finie la cérémonie religieuse, les fidèles qui emplissaient l'église commencent à se regrouper dans la rue voisine, l'avenue Americo Tomaz. Ils se préparent pour la procession qui les conduira jusqu'au cimetière de Santa Cruz où ils prieront pour Sebastião Gomes et déposeront des fleurs sur sa tombe. De tous les côtés arrivent de plus en plus de gens. Lorsque finalement la procession s'ébranle je pense que sont présentes entre 4 et 5000 personnes. Beaucoup d'enfants et de jeunes, mais aussi des personnes de tout âge".
  (Steve Cox - Independente 23/11)

Procession-Manifestation.

La procession doit traverser une bonne partie de la ville pour atteindre le cimetière. *(voir plan de Dili)*

Le film de Chris Wenner montre que la procession se transforme rapidament en un mélange de manifestation religieuse et politique comme il arrive depuis la manifestation qui, le 12 octobre 1989, a marqué la fin de la messe célébrée par le Pape Jean Paul II à Dili, et à l'image de celle célébrée le 4 septembre 1990 par le Nonce Apostolique du Vatican pour le cinquantième anniversaire du diocèse du Timor Oriental.

- "Au moment où la multitude abandonnait l'église, à la fin de la messe, j'ai vu le colonel Gatot Purwanto passer dans une jeep. Gatot est le commandant des services secrets de l'armée indonésienne - la terrible Intel qui surveille et torture les timorais. Sa jeep suivit le parcours prévu pour la procession, en direction au cimetière de Santa Cruz et à la tombe de Sebastião. Au long du parcours on voyait des soldats et des agents de l'Intel près des postes de police et de l'armée. Beaucoup d'eux avaient de longs bâtons de bois poli qu'ils balançaient lorsque les timorais défilaient.
  La procession commença à l'extérieur de l'église, ayant devant elle la famille de Sebastião qui transportait des fleurs pour les déposer sur sa tombe. Plusieurs milliers de personnes avaient assisté à la messe. Quelques unes d'entre elles déroulaient des banderolles dans les premiers rangs du défilé. Lorsqu'elle traversait le centre de la ville, la procession grossit. S'y ajoutaient des personnes venues des bureaux, des écoles et de maisons au bord de la route. Les cantiques et l'excitation augmentaient d'intensité au fur et à mesure que plus et plus de manifestants de la marche défiaient les interdictions et élevaient la voix en protestations. Il y avait là beaucoup d'étudiants, beaucoup de jeunes, mais aussi des femmes et des enfants en tabliers, et des gens d'âge avancé vêtus des costumes traditionnels timorais.
  En passant devant les soldats, quelques-uns criaient 'Vive le Timor Oriental' et faisaient le 'V' de la victoire. Les timorais m'expliquèrent que ce signe signifiait aussi 'paix'. Le faire en public était, pour lui seul, un courageux acte politique. Sur les banderolles on lisait des appels dirigés au Portugal, à l'ONU et aux USA. L'une d'elles critiquait le colonel Gatot, appelé par son nom; d'autres appuyaient le Pape, l'Église Catholique, les Falintil, Xanana, le Fretilin et l'UDT. Parfois les jeunes s'excitaient et commençaient à courir mais les plus vieux les remettaient dans l'ordre en criant 'discipline, discipline'.
  Au fur et à mesure que la procession avançait, augmentait la sensation que quelquechose d'important était en train de se passer, qu'était fait un pas courageux et sans précédent pour l'avenir de Timor. Dans un pays où le droit de réunion et la liberté d'expression sont réprimés avec la peine de mort par l'armée d'occupation, le fait que toutes ces personnes défilaient dans les rues en criant des critiques à l'Indonésie constituait un défi fondamental pour la terreur de l'État. Je me rappelle de m'être demandé à moi-même quelle serait la réponse de l'armée".
  (Allan Nairn - Expresso 30/11)

- "Lorsque nous commencons à descendre la rue, surgissent drapeaux et banderolles de tous les côtés. Ils les tirent de dessous leurs t-shirts, je ne sais pas bien de où. Tout cela se passe de façon tout-à-fait spontanée et pacifique. Personne n'était armé. On entend sans arrêt 'Vive, vive Xanana', 'Vive l'indépendance'. Des drapeaux du Fretilin et de la résistance armée (Falintil) sont agités, et des banderolles demandant l'aide internationale sont brandies. 'Portugal, où est ta responsabilité' lit-on sur l'une d'elles, en anglais. Le Président des USA et le Portugal sont les pays visés. Chaque fois que la foule passe devant des postes militaires ou de la police, elle agitait encore davantage les drapeaux, montrait le visage aux soldats et criait plus haut. L'ambiance devenait de plus en plus intense. Électrique presque. Et bien que l'on ne vit clairement aucun mouvement de troupe (à l'exception de quelques soldats qui sortaient à la rue pour voir ce qui se passait), il y eût un moment où je fus surpris de voir tant de haine dans le regard de l'unique soldat qui nous suivait. Je me rapelle de voir son doigt sur la gachette et de penser, un bref instant, à la tragédie qui se produirait s'il faisait feu. Mais la procession passait déjà devant le palais du Gouverneur et l'euphorie faisait courrir la foule. Je courais aussi cherchant à me maintenir le plus près possible de la première ligne des manifestants. Sur la route, d'autres personnes se joignaient à la procession. Des enfants et des jeunes pour la plupart. Au total je pense qu'il y avait environ 6000 personnes.
  (Steve Cox - Independente 23/11)

- "La procession était très bien organisée. Il y avait des gens en costumes traditionnels, des enfants de 5 ou 6 ans, et des milliers de jeunes des lycées". *(Amy Goodman, 2 - Público 13/11).*

- "La marche depuis l'église de Motael se réalisait dans l'ordre... aucun des 7 étrangers présents n'a vu un canif ou un bâton".
  (M. Anderson - Pegasus, Electr.Mail 17/11)
- "Les manifestants en faveur de l'indépendance, entre deux et trois mille, étaient nerveux mais fervents mardi dernier en parcourant le centre de Dili, capitale de l'ancienne colonie portugaise du Timor Oriental. Ils cheminaient au long du quai plein de navires de guerre indonésiens, passèrent devant le palais du gouverneur puis obliquèrent vers le cimetière public (connu comme cimetière de Santa Cruz) à environ 1500 mètres, agitant des drapeaux des partis favorables à l'indépendance de la colonie occupée, et de la résistance armée. C'était presque tous des étudiants et des jeunes. Il y avait des femmes et même quelques enfants protestant contre l'invasion de leur pays - qui dure depuis 16 ans - et contre l'intégration sanglante et illégale par l'Indonésie, qui a déjà coûté la vie à environ 200 000 timorais. Mais cette protestation n'a jamais été admise par les 60 000, ou plus, soldats, policiers et informateurs payés qui maintiennent les 650 000 timorais dans un état de terreur constant".
  (Chris Wenner - The Independent on Sunday - Australia)

Cimetière.

Arrivée.

Lorsqu'ils atteignent le cimetière quelques jeunes montent sur le mur d'enceinte et sur le portique qui surplombe le portail d'entrée, et déroulent des banderolles dont les inscriptions rédigées en portugais et en anglais se réfèrent à la lutte du peuple timorais et à la résistance armée (film de Chris Wenner). En même temps les militaires encerclent le cimetière et les manifestants qu'ils avaient laissé parvenir à ce point sans encombre.

- "Vite nous arrivons au cimetière de Santa Cruz. Maintenant l'ambiance peut être considérée comme frénétique. Le fait que rien ne soit arrivé, que personne ne les ait arrêtés, faisait que tous se sentaient une confiance redoublée. Toujours en agitant les drapeaux, les plus jeunes montent sur le mur de trois mètres de haut qui entoure le cimetière. Un instant la confusion des 'vivas', banderolles et bras en l'air, se calme pour laisser passer les jeunes filles qui ouvrent la procession et portent les fleurs à déposer sur la tombe de Sebastião. J'entrais dans le cimetière devant elles et m'arrêtais avec elles devant la chapelle. Je calcule que entre 500 et 800 personnes avaient franchi le portail, parmi elles beaucoup d'enfants de 6 et 7 ans. Les autres étaient là dehors".
  (Steve Cox - Independente 23)
- Lorsque la foule arriva au cimetière on ne voyait pas de soldats. Beaucoup de personnes entrèrent pour se diriger vers la tombe de Sebastião. En tout il devait y avoir près du portail entre 3000 et 5000 personnes. Quelques jeunes montèrent avec leurs banderolles sur le mur du cimetière. L'espace occupé par la foule était limité par des murs de côté et d'autre: le mur du cimetière de Santa Cruz, haut et en ciment, et le mur du cimetière militaire indonésien, plus bas mais collé à une fosse assez profonde. Avec quelques milliers de personnes l'espace entre les murs était plein de forme compacte. Même s'il le voulait, personne ne pourrait se déplacer rapidement, mais, à ce moment là, la procession était arrivée à son terme et les gens se limitaient à attendre un peu avant de se disperser.
  (Allan Nairn, Expresso 30/11)
- "Ce fut un piège bien préparé".
  (Père Renato Stefani - Observer 17/11)

Fusillade.

Les militaires indonésiens prirent place devant les manifestants occupant le côté du cimetière devant le portail d'entrée, tandis qu'un nombre plus réduit entreprenait l'encerclement. Tout-à-coup, sans aucun avis -et disent les témoins étrangers- sans aucune provocation si ce n'est de réclamer pacifiquement leur droit à l'indépendance reconnu par l'ONU, l'armée ouvrit le feu sur cette foule sans défense. L'endroit n'offrait aucune protection possible si ce n'est le cimetière lui même. Le portail trop étroit pour permettre l'entrée rapide de la foule laissait aux militaires indonésiens le temps d'abattre un nombre encore indéterminé de timorais. Les chiffres fournis par les autorités indonésiennes elles-mêmes varient entre 13 et 50. Les sources timoraises et étrangères entre 50 et 180, sans compter les blessés morts postérieurement.

- "Peu de minutes s'étaient passées lorsque, soudain, quelqu'un s'aperçut que l'une des voies de sortie était bloquée par un transport de troupe indonésien. Le camion était plein de soldats fortement armés, vêtus de vert et avec des bandes rouges sur les casques. À ce moment là, venant de la droite par un chemin perpendiculaire, nous vîmes une longue colonne de soldats. Ils avaient des uniformes marron-foncé et des M-16 en position de tir. Les soldats marchaient, décidés, d'un pas lent et discipliné, en formation bien ordonnée. À mesure qu'ils s'approchaient nous pouvions voir qu'ils étaient des centaines. Dans la foule beaucoup paraissaient paralysés d'étonnement, tandis que d'autres essayaient de reculer lentement. Avec Amy Goodman, reporter de la radio WBAI-Pacifique, je me plaçais entre les soldats et les timorais. J'étais vraiment convaincu que la force indonésienne n'attaquerait pas si elle voyait là des étrangers. Je levais mon appareil de photo au dessus de ma tête tandis que Amy brandissait le grand microfone de son magnétophone. Nous nous plaçâmes près du coin vers lequel les militaires se dirigeaient. Soudain nous étions face à face et assistions à ce que je jugeais être impossible: les soldats se placèrent face à la foule, levèrent les fusils-mitrailleurs, et commencèrent, systématiquement, à assassiner les timorais en fuite.
  Quelques secondes après avoir ouvert le feu, les soldats se jettèrent sur moi et Amy. Brandissant les crosses des M-16, ils nous arrachèrent tout notre équipement et nous jettèrent par terre sous une pluie de coups.
  Les soldats ouvrirent le feu sour la multitude étonnée et, aussitôt, des corps commencèrent à tomber partout. J'ai vu des soldats viser et atteindre dans le dos des gens qui fuyaient".
  (Allan Nairn, Expresso 30/11)
- "J'étais à l'intérieur du cimetière lorsque la fusillade commença là dehors, où se trouvaient environ 2000 personnes qui attendaient leur tour de passer le portail pour entrer dans le cimetière. (...) Je fus jeté à terre par les personnes qui

couraient en panique à la recherche d'un abri dans la chapelle du cimetière. Je me traînais cherchant à me protéger entre les tombes alors que les cris remplissaient l'air. Ce qui se passait au portail est resté gravé dans ma mémoire. Un jeune, gravement blessé mais encore vivant, gisait au travers de l'entrée. D'autres s'étaient heurté sur lui et étaient tombés par terre. Un bouchon de personnes était immobilisé dans l'entrée, comprimé par des centaines d'autres, désespérées, qui essayaient d'échapper aux balles. Le bouchon se défit et les personnes, y compris des blessés, se précipitèrent par l'ouverture, criant et passant sur les corps. Là dehors, dans la rue, les soldats maintînrent un barrage de feu durant environ deux minutes, des milliers de coups de feu avaient atteint la foule ou étaient tombés dans le cimetière où je me trouvais caché. Il y eût alors une pause, avec des coups de feu sporadiques, puis une autre rafale, plus courte que la première. Les soldats se déplacèrent alors de façon ordonnée, de manière à entourer le cimetière et à encercler ceux qui se trouvaient dedans".

(Chris Wenner - The Independent on Sunday - Australia)

- "Je restais même à l'entrée de la chapelle tandis que les jeunes filles avançaient vers le petit autel. Derrière moi la foule occupait presque tout mon angle de vue, mais je pouvais voir sur ma gauche quelques garçons perchés sur le mur et beaucoup de monde là dehors. Ils commencèrent à prier. Deux ou trois minutes plus tard je me retournais de nouveau, et, au premier abord, il me semble que les garçons sautaient du mur. Mais je me rapelle d'avoir pensé s'ils ne seraient pas plutôt tombés, et durant quelques secondes, je trouvais cela étrange. J'essayais de percer la muraille humaine qui m'entourait pour essayer de comprendre ce qui se passait quand, tout-à-coup, j'entendis un bruit énorme qui ne s'arrêtait plus. Au début je n'ai pas compris ce qui se passait. J'ai encore pensé que ce pouvait être des fusées-pétards comme celles que l'on fait en Chine. Mais en même temps j'ai compris l'horreur. Les gens criaient, en panique, et en l'espace de dix secondes il y avait des corps allongés partout. Dehors, le massacre doit avoir été brutal. Lorsqu'il n'y avait déjà plus personne à tuer dehors ils entrèrent dans le cimetière en tirant. Les balles faisaient ricochet sur le mur, les pierres tombales et les parois de la chapelle où je m'abritais. Entre les tombes des gens couraient dans toutes les directions, en criant, et les cadavres s'étalaient partout. Quelques timorais s'agenouillèrent pour prier le 'Notre Père' sans arrêt. Il n'y avait pas de fuite possible entre ces quatre murs de trois mètres de hauteur. Les rafales continuèrent sans arrêt pendant deux à trois minutes, ce qui me sembla une éternité. J'avais perdu Chris Wenner de vue et savais seulement qu'il était dans le cimetière. Avec moi dans la chapelle il y avait quelques jeunes filles et garçons et deux enfants de six ou sept ans qui se serraient l'un contre l'autre juste derrière moi, dans un coin. Ils priaient aussi et faisaient le signe de la croix. Il y avait du sang par terre et j'ai compris que quelques-uns étaient mortellement blessés. Un instant je me hasardais à regarder par une des fentes qui servent de fenêtres à la chapelle. Je vis Chris, abrité derrière une tombe, avec la caméra près de lui et qui filmait".

  (Steve Cox - Independente 23/11)

- "Nous nous tenions devant la manifestation parce que nous pensions que les militaires n'attaqueraient pas s'ils voyaient des journalistes occidentaux. Mais ce n'est pas ce qui est arrivé. Ils m'ont attrappé par les cheveux, traînée par terre et commencèrent à me battre avec les crosses des M-16, et à donner des coups de poings et de pieds. À ce moment Nairn (journaliste américain) essaya de me protéger et fut aussi battu. Ils appuyèrent les fusils sur nos têtes et j'ai pensé qu'ils allaient nous tuer. Nous avons commencé à crier 'de grâce, ne nous tuez pas, nous sommes américains'. Ils étaient très excités et criaient dans une authentique frénésie sanguinaire, mais nos cris ont semblé faire effet. Ça a été juste! Les autres, les timorais et un journaliste, n'ont pas eu autant de chance".

  (Amy Goodman - Público 13/11)

- "Le mardi 12, dans la nation occupée du Timor Oriental, j'ai survécu à un massacre exécuté avec des armes américaines. L'armée indonésienne a attaqué avec des fusils M-16, une foule pacifique concentrée auprès d'un cimetière entouré de murs".

  (Allan Nairn, Expresso 23/11)

Après la fusillade.

- "Ceux qui étaient tombés furent laissés là où ils se trouvaient, à perdre leur sang. (...) À l'intérieur du cimetière, j'ai vu des soldats commandés par des officiers en civil, se déplacer méthodiquement entre les tombes à la recherche de manifestants blessés et de fugitifs. Lorsqu'ils les trouvaient, ils leur donnaient des coups de pieds, les frappaient avec les crosses de fusils et des bâtons, aussi bien ceux qui étaient gravement blessés que ceux qui ne l'étaient pas. Je filmais tout cela malgré les cris et les indicateurs des soldats pointés vers moi. Ils avaient cessé de tirer, mais dans leur shéma de mouvements méthodiques ils n'avaient pas encore réussi à me prendre dans le centre du cimetière. Plusieurs jeunes m'entouraient, pensant que moi, comme étranger, pourrais leur offrir une quelconque protection. L'un d'eux versait son sang par l'estomac, un autre utilisait sa chemise comme pansement pour la partie inférieure, déchiquetée, d'une de ses jambes, et un troisième était tout simplement paralysé de terreur. Il répétait sans cesse: 'nous allons tous mourrir, nous allons tous mourrir. Je vais mourrir, par faveur, aidez-moi'. Mais je ne pouvais pas les aider. Tout ce que j'ai pu faire fut d'enterrer ma cassette de video dans une tombe avant d'être moi-même arrêté, et leur promettre que cette fois-ci le massacre effectué par les militaires indonésiens ne se perdrait pas dans les noeuds des évasives internationales et des mensonges indonésiens, comme cela est arrivé tant de fois durant les 16 dernières années de l'histoire du Timor Oriental, au long desquels près d'un timorais sur trois -environ 200.000 sur 650.000- sont morts. Dans ce cas, la présence de plus de sept témoins oculaires étrangers pourra être d'une certaine utilité".

  (Chris Wenner - The Independent on Sunday - Australia)

- "Lorsque les fusils mitrailleurs se turent je regardais une fois encore à l'extérieur. En groupes de cinq, les soldats indonésiens parcouraient le cimetière, on entendait une rafale de temps en temps. C'est ainsi qu'ils mettaient fin aux gémissements des blessés. Je mis mon appareil de photo dans le sac. Il ne me restait plus qu'à attendre. Soudain la porte de la chapelle s'ouvre. Chris Wenner n'arrive pas à entrer. Un groupe de militaires le traîne dehors et commence à le frapper. Quelques minutes plus tard d'autres arrivent et mes compagnons de refuge subissent le même sort. Puis c'est mon tour. Je me rappelle parfaitement de l'heure, il était 8 heures 1/2 du matin. (...) Dans le dos, sur la poitrine et dans le

cou je sens les canons des fusils, les lames des baionettes et des couteaux. L'officier en civil n'arrête pas de me crier: 'Qu'est-ce que vous faites ici? Je vous ai sauvé la vie. Vous n'avez rien à faire ici. Je vous ai sauvé la vie. Vous avez tout vu'. Avec la crosse des fusils ils me frappent le dos et la poitrine. Et pendant tout le chemin ils continuent à me battre jusqu'à me faire entrer dans une fourgonnette. Je n'arrive à voir aucun des journalistes étrangers. Mais il est impossible de ne pas voir comment les soldats indonésiens traînent les corps, par un bras ou par une jambe et les empilent dans des camions militaires arrêtés à la porte du cimetière. Sans aucune raison le soldat indonésien continue à me battre dans la fourgonnette. Il vole mon portefeuille et tout l'argent. Je sens que je suis dans ses mains mais en même temps soulagé de me voir loin du scénario du massacre".
(Steve Cox - Independente 23/11)

- "J'ai parlé avec huit personnes, timorais du Timor Oriental et du Timor Occidental (indonésien), qui ont été témoins du massacre du cimetière de Santa Cruz. Je n'y ai pas assisté parce que je me trouvais dans une autre ville.
  Un témoin oculaire timorais a affirmé qu'il avait vu sortir du cimetière, le mardi 12 novembre, six camions pleins de cadavres, chacun contenant environ 30 à 40 corps. Parmi les morts il y avait des jeunes e des enfants qui s'étaient rendus au cimetière avant l'arrivée du cortège funèbre".
  (Anthony Balmain - Público ??)
- "Trois heures après les militaires avaient déjà nettoyé beaucoup de sang, mais malgré tout j'ai encore pu voir beaucoup de sang versé..."
  (Père Renato Stefani - Expresso 16/11)
- "Des flaques de sang coagulé dans une chapelle du cimetière et des habits dispersés, eux aussi teints de sang, étaient l'unique signe évident, mercredi, de la fusillade mortelle".
  (Pascal Mallet, France Press- Diário de Notícias 14/11)
- "Des livres d'écoliers détruits, un biberon, des souliers de petite tailles, preuves que beaucoup de manifestants étaient des jeunes".
  (Moses Manoharan - Reuters - Público 14/11)

Les témoins étrangers sont:

- **Allan Nairn (USA)**. Journaliste free-lancer collaborateur du New Yorker, présent à toute la manifestation, blessé à la porte du cimetière.
- **Amy Goodman (USA)**. Journaliste de la radio WBAI-Pacifique (New York) présente à toute la manifestation et maltraitée à la porte du cimetière.
- **Chris Wenner (GB)**. Journaliste de Workshire Television, a filmé la messe, la manifestation, l'intérieur du cimetière. Arrêté et détenu, son dernier film lui a été enlevé par les militaires, mais il avait caché le premier dans le cimetière, il est allé le rechercher pendant la nuit. *(film disponible à Workshire Television, fax 00.44.71.8317260)*
- **Stephen Cox (GB)**. Reporter photographique, présent à la manifestation puis caché dans la chapelle du cimetière, arrêté et battu.
- **Russell Anderson (Australie)**. Journaliste, accompagnait la manifestation et se trouvait hors du cimetière, près du portail lorsque commença la fusillade.
- **Bob Muntz (Australie)**. Membre de Community Aid Abroad's South-East Asian, accompagnait la manifestation et se trouvait hors du cimetière, près du portail, lorsque commença la fusillade. Blessé.
- **Kamal Bamadhaj (Nouvelle Zélande)**. Étudiant à l'université de Sidney (Australie). Servait d'interprête de Bahasa indonésien pour Bob Muntz. Gravement blessé par balles à la porte du cimetière, Les militaires indonésiens ont retardé son transport à l'hôpital par M. Anton Marti, responsable de la Croix-Rouge Internationale à Dili. Il est mort à l'hôpital.
- **Saskia Kowenberg (Hollande)**. Journaliste, n'a pas suivi la manifestation, elle se rendait au cimetière lorsque la fusillade éclata.
- **Renato Stefani (Japon)**. missionnaire catholique d'origine italienne. Présent à Dili, il ne s'est rendu au cimetière qu'après le massacre.
- **Anthony Balmain (Australie)**. Journaliste, se trouvait au Timor Oriental mais pas à Dili le 12 novembre. Il a entendu les coups de feu et recueilli des témoignages sur le massacre du 15 novembre.
- **Pieter Kooijmans (Hollande)**. Rapporteur spécial, de la Commission des Droits de l'Homme de l'ONU, sur la torture. Se trouvait à Dili sur l'invitation du gouvernement indonésien. Sa présence fut l'opportunité saisie par la résistance nationale timoraise pour manifester publiquement sa volonté d'indépendance. Kooijmans se trouvait au moment du massacre en réunion avec les autorités indonésiennes. Il n'a été informé des dimensions du massacre qu'après être sorti de Timor.
- **Pascal Mallet et Moses Manoharan**, des agences France-Press et Reuters à Djakarta, sont arrivés à Dili le lendemain du massacre.

La Paix est possible au Timor Oriental
Rua de Campolide, 215 - 4D
1000 Lisbonne PORTUGAL

Note.
Les données suivantes, dont nous n'avons pas encore pû faire un recueil plus précis, seront complétées dès que nous le pourrons.

Essai de bilan provisoire.

Morts.

Les autorités indonésiennes maintiennent les chiffres de 13 ou 19 morts (selon les sources).
Les informateurs timorais avancent des chiffres variant de 100 à 180 personnes tuées au cimetière même. Le premier jour 14 blessés sont morts après leur entrée à l'hôpital. D'autres massacres, visant essentiellement l'élimination successive des témoins des massacres précédents auraient eu lieu le 15 (60 à 80 personnes), le 17 (10 personnes) et le 19 (7 personnes).

Blessés.

"60 ou 70 blessés" selon le général Try Sutrisno.
Les blessés emportés par les militaires ont été emmenés à l'hôpital militaire ou à la caserne de Becora. D'autres sont allés à l'hôpital civil (123) et à l'hôpital de la paroisse de Motael (89), selon des sources timoraises.

Prisonniers.

Environ 300 personnes auraient été arrêtées aussitôt après le massacre du cimetière, mais les perquisitions de maisons et arrestations se sont prolongées durant plusieurs jours ou semaines.
D'autres arrestations, et brutalités (on ignore s'il y a eu des morts) ont eu lieu dans beaucoup d'autres villes mais il n'y avait pas de journalistes étrangers et les communications sont quasiment inexistantes. On signale des violences à Baucau, Maliana, Suai, Ainaro, Fatumaca, Ossu... Mieux connues sont celles qui ont eu lieu hors de Timor: une centaine d'arrestations à Djakarta (49 ont été relâchés), 9 à Djodjakarta, 9 à Bandoung, 6 à Denpasar (Bali) presque tous sont des universitaires timorais étudiant dans ces villes, mais il y a aussi quelques indonésiens qui se sont associés à leurs protestations contre le massacre de Dili (voir à ce propos les appels de Amnesty International). Il y a des informations sûres que certains d'entre eux sont torturés.

Versions des autorités indonésiennes.

Globalement elles reposent sur trois arguments:

- un tragique mal-entendu: un officier a dit aux soldats pour ne pas faire feu, et les soldats ont compris le contraire.
  (Général Warouw, commandant militaire du Timor Oriental)
- il y a eu une provocation timoraise, un officier indonésien a été blessé à coups de couteaux.
  (Général Try Sutrisno, chef d'État-Major de l'Armée)
  (Ali Alatas, Ministre des Affaires Étrangères a même parlé d'un mort, version ensuite abandonnée).
- La foule était menaçante: la question était 'tuer ou être tué'
  (Général Sintong Panjaitan, commandant militaire de la Région de Bali dont dépend le Timor Oriental)

Le chef d'État-Major de l'armée, Général Try Sutrisno, a laissé peu d'espoir d'une position plus raisonnable: **"Des délinquants comme ceux-là doivent être repoussés à coups-de-feu et continueront à l'être chaque fois que cela sera nécessaire"**.
La Commission d'enquête indonésienne nommée après les pressions internationales est composée de 7 membres dont 5 sont d'anciens généraux. **"C'est comme si l'on demandait à Pol Pot de faire une enquête sur le génocide cambodgien"** a déclaré José Ramos-Horta, porte-parole de la résistance timoraise à l'extérieur.

La Paix est possible au Timor Oriental
Rua de Campolide, 215 - 4D
1000 Lisbonne PORTUGAL